

# La Montagne



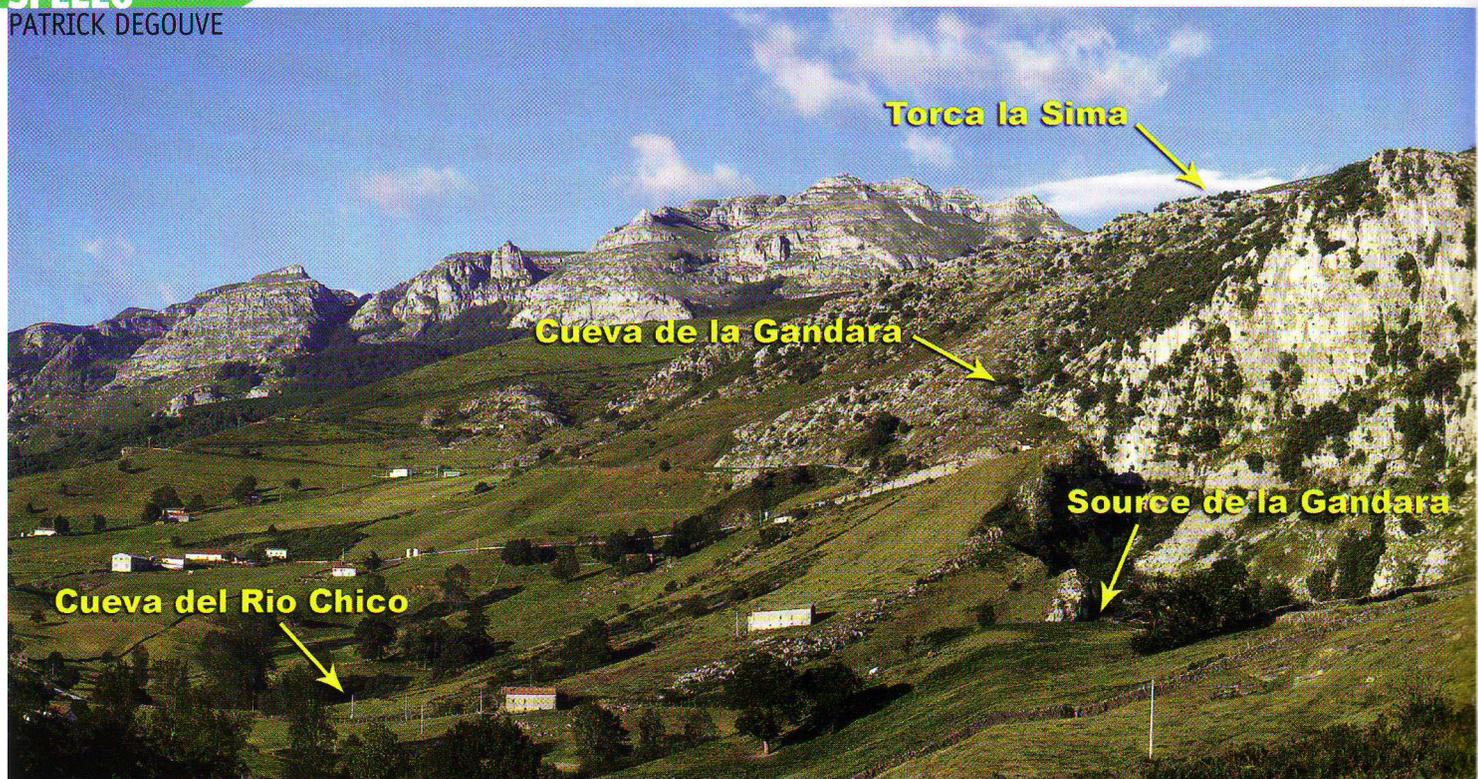
LA REVUE NATIONALE DE LA FÉDÉRATION  
DES CLUBS ALPINS FRANÇAIS  
ET DU GROUPE DE HAUTE MONTAGNE

& Alpinisme

VERDON  
Cent ans  
d'exploration

Les Pyrénées  
un nouvel espace

HIMALAYA  
le voyage  
intérieur



# SAGA GANDARA

## l'Espagne en sous-sol

Entre Pyrénées et Picos de Europa, la chaîne Cantabrique reste ignorée des touristes. Propices à la randonnée, ses paysages calcaires bucoliques et verdoyants cachent un réseau souterrain fort riche, encore à explorer. Vingt ans d'histoire, à la découverte des trésors d'un sous-sol ibérique plein de surprises.



secondaires ignorés des touristes. Pourtant, ces paysages bucoliques, profondément marqués par l'omniprésence des calcaires et par une végétation verdoyante due au climat océanique, recèlent quelques joyaux qui raviraient les randonneurs en quête d'authenticité et de calme. Mais l'une des principales richesses de cette contrée se trouve dans son sous-sol caractérisé par un caverneux exceptionnel.

Depuis les années cinquante, celui-ci n'a pas manqué d'attirer des spéléologues. Les découvertes ne se sont pas fait attendre et des réseaux de plusieurs dizaines de kilomètres sont sortis de leur anonymat.

Le Spéléo-Club de Dijon est parmi les premiers clubs français à prendre conscience du potentiel de cette région

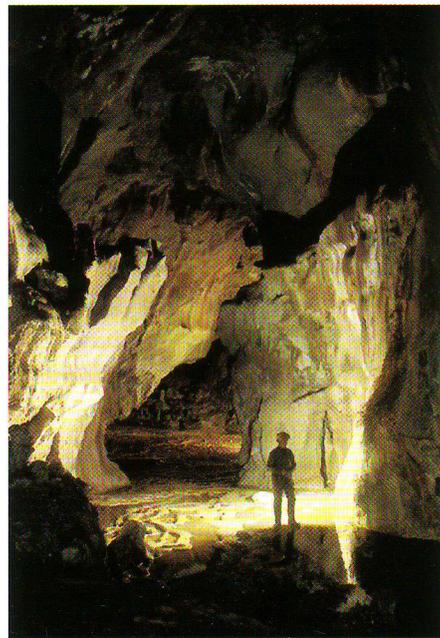


PHOTO: PATRICK DEGOUVE

**E**ntre Pyrénées au nord-est et Picos de Europa à l'ouest, la partie orientale de la chaîne Cantabrique apparaît comme une succession de reliefs



PHOTO: PATRICK DEBOUVE

et les camps en Espagne débutent dès 1963 dans la vallée d'Ason (province de Santander). Quarante ans plus tard et même si les équipes ont changé, la ferveur est toujours la même. Il faut avouer que le gisement semble inépuisable car sur le seul massif de Porracolina, le développement cumulé des découvertes réalisées dépasse 300 km. Depuis 1998, une équipe du CAF d'Albertville et de la Société des Amateurs de Cavernes s'est associée aux recherches. Celles-ci se sont rapidement orientées vers le dernier grand point d'interrogation du secteur: le réseau de la Gandara. Il s'agit de la

**Ci-dessus:** Le cirque de la Gandara: la source de la Gandara étant impénétrable, les premières explorations se sont portées sur la cueva del rio Chico, toute proche, qui rejoint la rivière avant de butter sur un siphon profond. La Torca la Sima et son puits d'entrée de 155 m s'ouvrent 380 m au-dessus de la source. C'est par ce gouffre qu'a été découverte l'entrée actuelle du réseau: la cueva de la Gandara (photo ci-dessous).

**Page de gauche:** La galerie d'entrée de la cueva de la Gandara.

**En bas:** Dom vient de voir la lumière du jour à travers cet éboulis. Nous sommes à -250 m et nous ne parviendrons pas à sortir par là. Mais dès le lendemain, après une désobstruction acharnée par l'extérieur, ce sera la nouvelle entrée du réseau (cueva de la Gandara).

source la plus importante du massif et jusqu'en 2000, les découvertes réalisées sur son immense bassin d'alimentation demeuraient insignifiantes. Curieusement la solution sera trouvée dans un boyau minable tapi au fond d'un gouffre maintes fois visité. La suite constitue une saga de plus de vingt ans.

### 1981, premières plongées

Cette année-là, nous emmenons un imposant matériel de plongée. La plupart des siphons de Cantabria sont encore vierges et les plongeurs spéléos espagnols ne sont pas légion. Parmi nos objectifs figure le siphon terminal de la cueva del Rio Chico, une petite grotte située non loin de la source de la Gandara et qui fait office de trop plein en période de crue. Les pronostics sont plutôt pessimistes car la galerie qui mène au plan d'eau terminal plonge régulièrement vers le cœur du massif et nos moyens techniques limitent la profondeur d'exploration à une quarantaine de mètres. Du coup, nous acheminons un matériel conséquent en prévision d'une immersion longue et profonde. Je dispose donc d'une bonne réserve d'air et de tout le matériel nécessaire au calcul des paliers de décompression. La visibilité est assez mauvaise, mais à peine trois mètres sous la surface je sens déjà le sol qui remonte progressivement. Vingt mètres plus loin, j'émerge dans une belle galerie pentue. Le siphon n'occupe que la partie inférieure d'un tube



PHOTO: PATRICK DEBOUVE



PHOTO: PATRICK DEGOUVE

en «U». J'abandonne mon scaphandre et m'empresse d'aller voir la suite. La pente est régulière et peu à peu je regagne le dénivelé perdu avant le siphon. Soudain la voûte disparaît dans un gigantesque vide dans lequel se perd le faisceau de mes lampes de plongée. Au loin, je perçois nettement le grondement d'une rivière. Je l'atteins non sans mal après avoir traversé ce qui deviendra la salle du Cyclope. La rivière est là, impétueuse, cascading entre des blocs imposants puis s'écoulant tranquillement dans un conduit d'une vingtaine de mètres de diamètre bordé de plages de sable blanc. C'est le rio Gandara. Les jours suivants, nous explorons et topographions près de 2 km de rivières, de salles et d'affluents. Les dimensions imposantes des conduits souterrains nous donnent un aperçu de ce qui reste à découvrir en amont. Malheureusement, de ce côté-ci, le torrent sort d'un magnifique mais redoutable siphon que Bernard Lebihan reconnaît jusqu'à la profondeur de 30 m sans atteindre le fond. Néanmoins, cet été-là, nous venons de poser la première pièce d'un puzzle dont l'assemblage, vingt ans après, n'est toujours pas terminé.

**Ci-dessus :** Le réseau est un véritable labyrinthe de 42 km de développement.

**Page de droite :** le réseau comporte au moins cinq niveaux distincts reliés par des ressauts et des puits dont certains atteignent la profondeur de 100 m.

**Ci-dessous :** Concrétions dans la galerie de la Myotte, l'un des nombreux affluents du réseau.

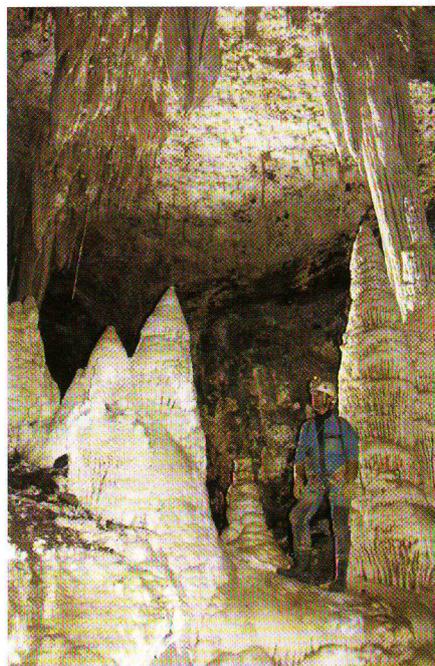


PHOTO: PATRICK DEGOUVE

## 1987, premiers revers

En avril 1987, nous franchissons le premier siphon dans le but d'escalader des cheminées susceptibles de donner accès à des galeries supérieures. La météo est exécrable. La neige et la pluie incessantes nous font craindre une crue. Au bas des cheminées nous sommes accueillis par des douches d'eau glacée qui mettent à mal notre perforateur. Après 30 m d'escalade artificielle particulièrement pénible, nous butons sur des trémies sans suite. C'est la Bérézina, et pour couronner le tout, je me casse la cheville. Le secours est évité de justesse mais le moral est en berne. Un peu désorientés par ces arrêts brutaux, nous dirigeons nos recherches en surface sur le Picon del Fraile, point culminant de l'alimentation de la source de la Gandara. Cette fois, la chance est avec nous. Les années suivantes, nous découvrons plusieurs cavités qui s'enfoncent dans le pendage en direction de la résurgence située 800 mètres plus bas et 6 km plus à l'est. Les entrées, perchées sur des vires formées par l'alternance de calcaires et de grès sont souvent minuscules. Malgré cela, elles



PHOTO: PATRICK DEGOUVE

donnent accès à des conduits plus vastes dont certains nous mèneront jusqu'à -300 m. Sur la carte, le tracé des galeries apporte de nouveaux éléments au puzzle, sans toutefois livrer l'accès au collecteur entrevu dans la résurgence. Les années passent et la découverte d'autres réseaux sur des massifs voisins nous éloigne momentanément de la Gandara.

### 1995, secours sous le Picon

En 1995, lors d'une prospection de routine, nous découvrons un gouffre sur la bordure nord du Picon. Il est parcouru par un courant d'air aspirant. Cet indice particulièrement favorable nous fait oublier le marquage peint à l'entrée signalant que le gouffre a déjà été exploré. Bien nous en prend, car au bas du puits d'entrée (-50 m), nous découvrons une belle galerie qui fonce droit vers la résurgence. En deux sorties nous avons déjà parcouru plus d'un kilomètre et cela continue.

Nous décidons alors d'y retourner en octobre pour un bivouac qui nous dispensera des marches d'approche à répétition. Pour cette fois, notre équipe se

## une saga de plus de vingt ans

limite à trois personnes (Guy Simonnot, Patrick et Sandrine Degouve). Nous installons nos hamacs à deux heures de l'entrée et commençons l'exploration. Le premier jour, nous atteignons l'un des points bas du gouffre (-333 m), mais la suite est peu évidente. En effet, la cavité se développe le long d'un joint de stratification entre du calcaire et du grès. Ce dernier, friable et éboulé, ne facilite pas les équipements dont la fiabilité reste aléatoire. De plus, dans ces niveaux moins solubles, le creusement des galeries est plus difficile et celles-ci prennent fréquemment la forme de laminoirs bas et humides. Le second jour nous reconnaissons un affluent où se dirige une bonne partie du courant d'air. L'exploration avance bien et après une petite vire que nous équipons au sommet d'un puits d'une dizaine de mètres,

nous découvrons une galerie spacieuse se terminant au bas d'un puits.

Au retour, Guy franchit la vire, puis c'est au tour de Sandrine d'emprunter la main courante. Mais au moment où elle tente de passer un sac de corde à Guy, toute la paroi s'effondre, la précipitant dans le vide et l'écrasant au passage. Fort heureusement, un des brins de la corde de 8 mm a résisté au choc et Sandrine se retrouve pendue au sommet du puits. Nous parvenons à la hisser sur une plateforme. Son bras droit ne répond plus et son bassin est brisé en plusieurs endroits. La situation n'est guère réjouissante car nous sommes à plus de six heures d'une cabine téléphonique dans un gouffre que nous sommes seuls à connaître. De plus, le temps est compté car nous redoutons une hémorragie interne. La proximité du bivouac nous permet cependant d'améliorer les conditions d'attente et de lutter efficacement contre le froid. Guy a été également touché par le bloc. Il souffre de quelques contusions et reste auprès de Sandrine en état de choc. De mon côté je ressors pour chercher des secours. Ceux-ci n'arriveront que quinze heures plus tard, gênés par le mauvais temps et le

brouillard. Comme la plupart des sauvetages souterrains, la mise en œuvre est longue. La nature de la roche n'arrange pas les choses car les équipements pour tracter ou suspendre la civière ne tiennent pas bien et des éboulis instables jalonnent le parcours. Nous redoutons le sur-accident. Heureusement, Diego Dulanto, le médecin spéléologue espagnol qui m'accompagne, est d'une efficacité exemplaire. Il confirme l'hémorragie interne et injecte pas moins de 8 litres de liquide de perfusion durant les vingt-deux heures du brancardage. Cette tragique mésaventure aura mobilisé 60 spéléos espagnols à qui il convient de rendre hommage pour leur efficacité. Sandrine s'en sort avec plusieurs mois d'hôpital et de rééducation. Après cette aventure, notre motivation pour les cavités du Picon en prend un sérieux coup et nos explorations s'orientent pendant quelque temps vers le tout nouveau réseau de La Canal qui deviendra quelques années plus tard un des plus longs d'Espagne.

### 2000, la récompense

Cependant, la Gandara n'est pas oubliée mais les recherches deviennent plus épisodiques parce que nous ne savons plus quel est le bon angle d'attaque pour atteindre ce collecteur mythique. À partir de 1999, nous décidons de reprendre systématiquement l'exploration de gouffres explorés dans les années 1986-1987 par des amis espagnols. Les résultats sont plutôt maigres mais à défaut d'alternative, nous persistons.

Noël 2000, il règne un froid sec, inhabituel en Cantabria. Avant d'aller mener d'autres explorations sur un massif voisin, nous décidons de revoir la Torca la Sima, un gouffre de 230 m de profondeur situé environ 400 m au-dessus de la résurgence. Sans grandes illusions, nous rééquipons l'impressionnant puits d'entrée (155 m), visité pour la première fois en 1964 par des spéléos de Barcelone. Mais ce matin-là, le froid est particulièrement vif et un très net courant d'air nous accompagne. Aussi, dévalons-nous les puits suivants en étant beaucoup moins désabusés. À -233 m nous parvenons dans un méandre plus petit dans lequel s'engouffre un vent violent. Curieusement, au point extrême atteint par nos prédécesseurs, il a presque totalement disparu. Nul n'est besoin de se concerter et nous voici tous en train de



PHOTO: PATRICK DEGOUVE

## on ne compte plus les départs à explorer

fouiller les moindres départs à l'affût du dieu Eole. C'est Ludovic qui le retrouve au sommet d'une étroite cheminée. Nous flairons le gros coup et les blocs qui masquent la suite ne résistent pas longtemps à nos coups de bottes. Un ressaut est descendu à l'arrache et vingt mètres plus loin nous débouchons dans une grande fracture haute de près de 40 m.

Le lendemain, nous équipons un puits de 30 m et atteignons -300 m. Devant nous, s'ouvre un vide impressionnant d'où monte le tumulte d'une cascade. La taille de la salle (100 m de diamètre) et les embruns nous empêchent d'en mesurer les proportions. Nous nous enfilons dans le premier départ qui s'offre en longeant la paroi. C'est un énorme conduit fossile aval. Plus rien ne presse et nous avançons au rythme de la topographie que nous dressons au fur et à mesure de notre avancée. Le lasermètre indique des largeurs parfois supérieures à cinquante mètres et on ne compte plus les départs à explorer. Durant ce court séjour hivernal nous explorons près de 4 km de galeries. En février, la perspective de la première permet de renforcer l'équipe. Notre premier objectif est l'amont mais une tré-

# Profil synthétique du réseau de la Gandara (Coupe ouest-est)

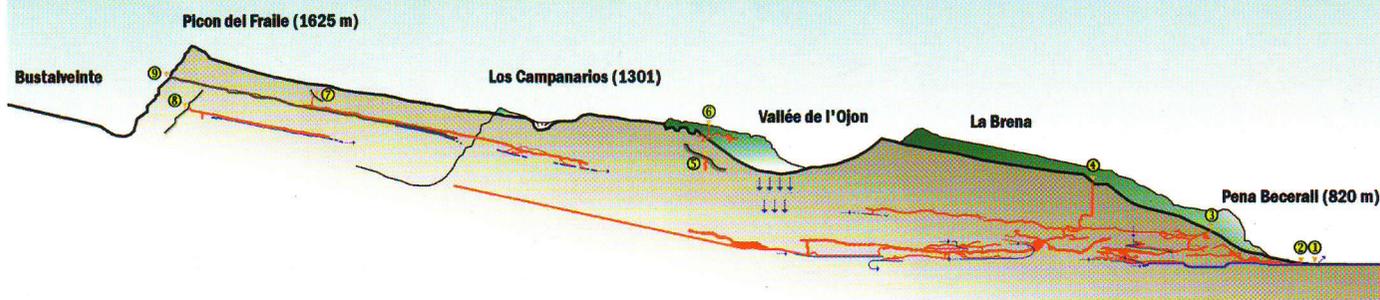


PHOTO: PATRICK DEGOUVE

## Coupe du réseau :

- 1. Source de la Gandara : impénétrable**
- 2. Cueva del rio Chico**  
Développement : 3 090 m ; dénivellation : 104 m  
(+93 m ; -11 m)
- 3. Cueva de la Gandara**  
Développement : 41 800 m ; dénivellation : -373 m
- 4. Torca la Sima**  
Entrée supérieure du réseau de la Gandara.
- 5. Torca Liquefada (-120 m)**
- 6. Torca del Ojon (explorée par le SCAG)**  
Développement : 530 m ; dénivellation : -80 m
- 7. Torca del Requiem de las Motas (n° 691)**  
Développement : 2 545 m ; dénivellation : -333 m
- 8. Cueva del Jabato (n° 505)**  
Développement : 2 100 m ; dénivellation : -301 m
- 9. Cueva de Bustalveinte (n° 456)**  
Développement : 1 500 m ; dénivellation : -138 m

**Ci-contre :** Étonnant excentrique caché à plus de 4 km de l'entrée.

**Page de gauche :** Par endroit, le concrétionnement est abondant et varié. C'est la cerise sur le gâteau pour les explorateurs !

mie nous oppose quelques résistances et nous nous replions sur un petit boyau situé juste au bas des puits de Torca la Sima. Celui-ci se dirige vers la résurgence et la cueva del Rio Chico. Sans le courant d'air qui nous guide, nous aurions probablement abandonné car nous nous retrouvons dans un boyau rachitique et interminable (El Delator). Au bout de quatorze heures d'exploration la voûte se redresse enfin. La suite sera pour le lendemain.

Un peu fourbus, nous redescendons dans le gouffre aux aurores. Après notre terminus de la veille, nous retrouvons un magnifique canyon orné de coulées de calcite et de gours. Notre progression nous amène bientôt au bord d'un puits d'une cinquantaine de mètres que nous ne pouvons descendre faute de corde suffisamment longue.

Mais en face, il y a une galerie et Dom, plus motivé que jamais, se lance dans une traversée délicate. Nous le rejoignons bientôt au pied d'un monstrueux éboulis qui remonte jusqu'à la voûte. C'est là que survient l'incroyable. Au travers de cet inextricable chaos de blocs, un minuscule rai de lumière nous indique la proximité de la surface. Nous sommes à -250 m par rapport à l'entrée du gouffre, mais notre cheminement nous a rapprochés du versant et nous voici à deux doigts de ressortir en nous dispensant d'une longue série de puits. Malheureusement, la trémie est verticale et menace de s'effondrer. Nous ressortons par la Torca après une journée de plus de quatorze heures. Le jour suivant devait être une journée de repos, mais tout le monde a hâte de retrouver cette fameuse

entrée. Une fois le report topographique effectué, nous nous déployons dans le lapiaz en fouillant les moindres pierriers. Au bord d'un vallon, nous trouvons un éboulis fraîchement effondré et fortement aspirant. Mais ce n'est pas gagné car le talus est gigantesque et menace de tout reboucher. Le chantier va durer plus de huit heures durant lesquelles nous remontons un à un quelques blocs au tire-fort, puis nous en effondrons d'autres, pour les remonter ensuite ou tenter de les envoyer dans la galerie qu'on devine quelques mètres plus bas. Plus d'une fois, nous pensons que l'entrée sera définitivement condamnée. Vers 20 heures, à la lueur de nos frontales faiblissantes, nous parvenons à stabiliser l'édifice et à le rendre suffisamment fiable pour permettre le passage des spéléos.

Avec cet accès plus commode, les explorations vont être facilitées. Les jours suivants, nous descendons le puits de 50 m que nous avons enjambé. De nouvelles galeries s'offrent à nous et par un cheminement complexe nous parvenons enfin au bord du collecteur de la Gandara, de l'autre côté du siphon qui nous avait arrêtés dans la cueva del rio Chico. Le réseau développe désormais plus de 7 kilomètres de galeries. Nos efforts se portent maintenant vers l'amont. La trémie qui nous avait résisté est contournée par un labyrinthe de galeries. Par d'invraisemblables cheminements nous découvrons de véritables canyons souterrains qui se croisent, se superposent, se recoupent pour former un maillage dans lequel nous avons parfois bien du mal à nous retrouver. Plusieurs rivières sont découvertes, elles convergent vers le collecteur en partie noyé. L'une d'elle est remontée sur plus de 4 km et se développe sous les versants du Picon del Fraile où nous avons effectué nos premières prospections. Les pièces du puzzle s'assemblent et à chaque sortie nous ajoutons près d'un kilomètre de topographie au développement qui passe à deux chiffres. L'intense caverneusement impose de ne rien négliger.



PHOTO: PATRICK DEGOUVE

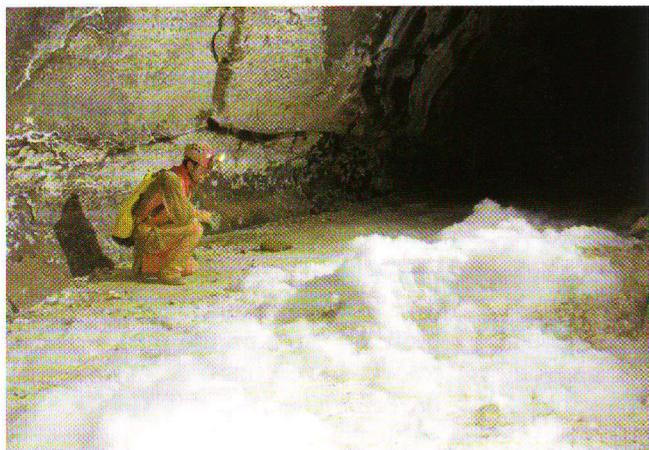


PHOTO: PATRICK DEGOUVE

## le développement du réseau frôle les 42 km

**Ci-dessus :** Dans les puits de la Torca la Sima (sommet du P.30 de la Fracture Méandrisée).

**Ci-contre :** Neige ? non, il s'agit probablement d'un important dépôt de mirabilite, une cristallisation que l'on rencontre assez souvent dans les monts Cantabriques.

Ainsi le prolongement principal du collecteur est découvert par une insignifiante lucarne s'ouvrant au milieu d'un puits de 45 m. Sur un plan géologique, toutes les galeries du réseau se répartissent sur les différents niveaux gréseux qui alternent avec des strates calcaires sur l'ensemble du massif. Ceux-ci s'étagent sur plus de 230 m de hauteur. La variété des roches encaissantes favorise du même coup une grande diversité des paysages souterrains à laquelle il faut ajouter une éton-

nante palette de concrétions et de cristallisations très originales (calcite, aragonite, gypse, etc.).

Pour mener à bien ces explorations, nous avons adopté depuis deux ans la technique du bivouac (3 à 5 jours) qui élimine les fastidieux temps de trajets entre l'entrée et les terminus actuels (4 à 5 heures). La topographie est dressée en même temps que l'exploration, ce qui permet d'orienter les recherches au jour le jour. L'ensemble des données est ensuite traité par informatique avec

le logiciel Visual Topo développé par Eric David.

Au retour du dernier bivouac, en avril 2004, le développement du réseau frôle les 42 km, ce qui en fait une cavité majeure d'Espagne. Elle récompense plus de vingt ans de recherches opiniâtres, parfois difficiles et douloureuses, et confirme que la spéléologie reste une activité où le terme exploration garde son sens. ●

Patrick Degouve – CAF d'Albertville  
patrick.degouve@wanadoo.fr